

Québec français



À la découverte de Louis Hémon

Aurélien Boivin

Numéro 39, octobre 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57110ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (1980). Compte rendu de [À la découverte de Louis Hémon]. *Québec français*, (39), 57–60.

par aurélien boivin

L'année 1980 marque le centenaire de Louis Hémon, cet écrivain solitaire, renfermé, énigmatique, « le plus insaisissable des êtres », écrit Daniel Halévy dans la préface de *Battling Malone, pugiliste* (p. v). Son chef-d'œuvre, *Maria Chapdelaine*, publié non sans peine en feuilleton dans *le Temps* de Paris, du 27 janvier au 17 février 1914, puis en volume, à Montréal d'abord, en 1916, devait suffire à lui assurer la renommée. Traduit dans au moins vingt langues, après sa publication à Paris, dans la collection « les Cahiers verts », le célèbre roman a connu à ce jour plus de 235 éditions, sans compter les nombreux feuilletons dans les journaux et revues du monde entier. Hélas! Louis Hémon n'en vit aucune car il n'était déjà plus là, en 1921, pour recueillir félicitations et commentaires des gens de lettres qui pleuraient sa tragique disparition au moment où, sans le chercher, il atteignait la célébrité.

Naissance

Louis Hémon, celui qui allait faire connaître de par le monde Péribonka, le Lac-Saint-Jean et tout le « pays de Québec », est né à Brest, le 12 octobre 1880, de Louise Le Breton (1851-1945) et de Félix Hémon (1848-1916), professeur de lycée, inspecteur d'Académie (1895), puis inspecteur général de l'Instruction publique (1903).

Études

Il a deux ans quand ses parents viennent s'installer à Paris. Il étudie au lycée Montaigne (1887-1893), puis au lycée Louis-le-Grand (1893-1897). Il prépare en Sorbonne, sans grand intérêt, une licence en droit (1901) et un diplôme de langue annamite à l'École des langues orientales (1901). Il se présente



Louis Hémon

avec succès à l'examen d'admission à l'École coloniale mais décide de ne pas s'y inscrire, étant reçu dans la section Afrique et non dans celle d'Asie. En août, il est à Oxford, où il séjournera à deux autres reprises en 1901 et en 1902. En novembre 1901, il fait, à Chartres, son service militaire.



à la découverte de Louis Hémon

Exil à Londres et apprentissage de l'écriture

Rendu à la vie civile en septembre 1902, Louis Hémon revient à Paris. Mais il refuse de suivre les sentiers battus : il veut échapper à la vie de fonctionnaire. Ivre de liberté comme Monsieur Ripois qui, s'étant fâché avec ses riches parents « à la suite de folies de jeune homme, de dépenses exagérées, de dettes », s'en était allé à Londres « pour gagner [sa] vie [et se] réhabiliter par le travail » (p. 90), comme l'Irlandais Mike O'Brady (*Colin-Maillard*), soucieux de vérité, qui a dû s'expatrier pour « éviter [un] petit malentendu avec la police de Dublin » (édition 1972, p. 34), Louis Hémon s'exile en Angleterre. Tel son héros Amédée Ripois, il entre au service de courtiers maritimes à titre de secrétaire bilingue. Consacrant ses temps libres à la pratique du sport et à celle de l'écriture, il remporte, en 1904, le premier prix d'un concours de vacances organisé par *le Vélo*, journal sportif parisien, avec une nouvelle intitulée « la Rivière ». Puis, dans le même journal, il fait paraître une nouvelle, « le Combat », marquant ainsi



Extrait de *Surprenant* — «Hier, au 1^{er} étage, j'ai vu un homme...»



Extrait de *Madame*

le début de sa collaboration au journal (devenu *l'Auto*) et le point de départ d'une riche mais combien courte carrière littéraire qu'il allait clore par *Maria Chapdelaine*. En 1906, alors qu'il végète toujours à Londres, à l'emploi de quelques bureaux d'affaires, il remporte un autre concours du journal avec une nouvelle intitulée «la Conquête». Nouveau prix à la fin de la même année avec «la Foire aux vérités». À l'été de 1907, il a terminé la rédaction de «Lizzie Blakeston», qui paraît en feuilleton dans *le Temps*, du 3 au 8 mars 1908 et qui clôt le recueil *la Belle que voilà* (1923). L'écrivain exilé y raconte le triomphe éphémère puis le drame cruel d'une jeune danseuse londonienne qui, après avoir gagné un concours d'amateurs, ne peut accepter de mener une vie minable dans une corderie. Convaincue de l'inégalité de la lutte et de l'injustice des hommes, désespérée, parce qu'on avait détruit son rêve d'une existence supérieure, elle se jette à l'eau.

Colin-Maillard, premier roman

Encouragé par la parution de «Lizzie Blakeston», Hémon rédige son premier roman, *Colin-Maillard*, qu'il expédie à nouveau au *Temps*. On lui retourne son manuscrit sans explication. On n'avait donc guère été impressionné par le jeune héros Mike O'Brady, cet insoumis qui rêve, un instant, de changer l'ordre du monde et des choses, de «réparer une à une les injustices flagrantes [du]

système social». Il devient révolutionnaire et passe à l'action en tuant le patron d'une serveuse, humiliée et opprimée, qu'il rencontrait assidûment aux «Trois Dauphins». Comme l'écrit Allan McAndrew, c'est dans ce roman que Louis Hémon «exprime en accents douloureux son âme de révolté». Cette «œuvre bouillante de rêve contient, poursuit-il, les accents les plus violents de sa rébellion, et dénonce avec force les nombreux abus de la société à l'égard des miséreux»¹. La révolution avorte donc.

Battling Malone, pugiliste

À la fin de 1909, après une aventure amoureuse avec Lydia O'Kelly et la naissance d'une fille, Lydia-Kathleen, Louis Hémon écrit *Battling Malone, pugiliste* dans lequel, grand admirateur de la boxe et boxeur lui-même, il imagine la montée fulgurante d'un jeune boxeur, Patrick Malone, à qui on prédit un bel avenir... Mais, hélas, il rencontre son Waterloo... en France, en se mesurant au boxeur Serrurier (sans doute le grand Georges Carpentier) qui anéantit tous ses rêves. Croyant avoir franchi, malgré la défaite, la frontière qui le séparait de la classe supérieure, il rend visite à une jeune femme qu'il aime et la demande en mariage. Devant le refus de cette jeune lady qui se moque de lui, il veut se venger. Mais il meurt atteint d'une balle de revolver. L'insoumis paie de sa vie lui aussi sa longue quête de vérité.

Monsieur Ripois et la Némésis

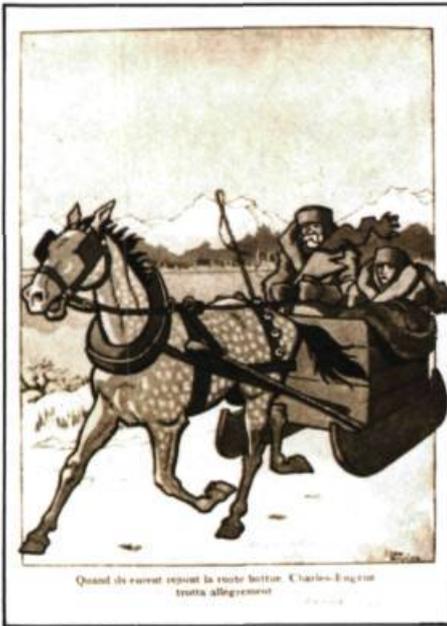
Malgré les refus successifs des éditeurs, Louis Hémon ne renonce pas pour autant à l'écriture. En 1911, il rédige *Monsieur Ripois et la Némésis*, qui raconte l'histoire d'un exilé français d'origine modeste, égoïste et sensuel, occupant une humble situation dans quelque bureau d'une grande firme commerciale londonienne et rêvant de posséder toutes les femmes qu'il rencontre. Il abandonne d'abord sa maîtresse, profite d'une naïve enfant sans emploi qui lui demande l'hospitalité, devient ensuite gigolo, s'improvise professeur de français dans un quartier huppé de Londres, rencontre Ella qui lui



Elle alla rejoindre François Paradis qui s'agenouillait.

ouvre son cœur mais qu'il abandonne pour une jeune héritière qu'il quitte après lui avoir promis le mariage. Quand, pris de remords, il revient à Ella, il est trop tard: la jeune fille, enceinte, s'est suicidée. Il rentre alors en France, vaincu.

Le caractère de Monsieur Ripois ressemble étrangement à celui de Hémon qui vient de connaître une aventure amoureuse à Londres. En Monsieur Ripois, le don juan raté, Louis Hémon, le timide, s'est projeté pour revivre avec remords son aventure avec Lydia O'Kelly qu'il a abandonnée lui aussi après la naissance d'une fille. Et, dans *Maria Chapdelaine*, ne revit-il pas d'une toute autre façon cette même aventure telle qu'il aurait aimé qu'elle se déroule sous les traits de Maria et de François Paradis? Un peu comme s'il avait voulu se racheter.



Voyage au « pays de Québec »

Quoi qu'il en soit, Louis Hémon n'est plus heureux à Londres. Le 12 octobre 1911, il quitte Liverpool, à bord du *Virginian*, à destination de Québec où il arrive six jours plus tard. Il passe quelques jours dans cette ville qu'il visite longuement, comme il le raconte dans *Itinéraire* (1927). Le 23, il est à Montréal, où il travaille comme secrétaire dans une compagnie d'assurance-vie. À la mi-juin, il quitte son emploi, se rend à La Tuque; de là, il gagne Roberval, puis Péribonka où il est garçon de ferme chez Samuel Bédard. Le 28 décembre 1913, il quitte Péribonka pour Saint-Gédéon. C'est là qu'il rédige *Maria Chapdelaine* dont il ne parle jamais, ni à ceux qu'il rencontre, ni à ses correspondants outre-Atlantique. En février, il est engagé comme secrétaire par la compagnie Price Brothers de Kénogami. À la fin de mars, il retourne à Montréal. Il travaille chez Lewis Brothers

où il dactylographie en double copie le manuscrit de *Maria Chapdelaine* après entente avec son employeur pour utiliser une machine à écrire, en dehors des heures d'ouverture et de fermeture du bureau. Il quitte à nouveau son emploi le 24 juin.

Avant de se diriger vers l'Ouest, où il espère « faire la moisson », il prend soin d'expédier une copie du manuscrit de *Maria Chapdelaine* au *Temps* et l'autre à sa sœur à Paris. Le 8 juillet, il meurt à Chapleau, avec un compagnon australien, heurté par une locomotive du Canadien national.

Succès posthume

Quelques mois après sa mort, paraît *Maria Chapdelaine*, dans le *Temps*. Le feuilleton est à peine remarqué. Deux ans plus tard, l'œuvre, que l'on connaît

ENFIN!

Un manuel québécois sur la dissertation qui intéressera les étudiants et professeurs des niveaux fin secondaire, collégial et universitaire



- Un ouvrage de base pour développer l'habileté à *organiser et à communiquer une pensée claire, structurée et personnelle, d'une façon durable et dans une période de temps assez courte.*
- Une méthode complète et *éprouvée* de préparation à la rédaction de textes bien écrits, à travers la technique de la dissertation.
- Un outil de travail permettant au professeur d'atteindre avec *plus de facilité* ses objectifs d'enseignement.

Les Éditions La Ligne Inc.

1841, Borduas
Sainte-Julie, Qué.
JOL 2C0
(514) 649-2258

6 x 9 256 p.

Ci inclus chèque ou mandat-poste

— BON DE COMMANDE —

1-D-80

NOM _____
ADRESSE _____
CODE POSTAL _____
INSTITUTION _____

Prix/unité: 15\$ x exemplaire(s) = \$

bien pour ne pas avoir besoin de la résumer, est éditée à Montréal avec des illustrations originales de Suzor-Côté qui ne reçoit que 50,00 \$ pour son travail. En 1919, déçue de l'exploitation dont elle a été victime de la part de l'éditeur montréalais, la famille Hémon vend les droits à la maison Neilson qui les cède à Bernard Grasset en 1921 sans avoir rempli ses engagements. Grasset publie le roman, inaugurant avec lui sa prestigieuse collection des « Cahiers verts ». Grâce à un battage publicitaire inégalé, l'éditeur parisien fait des affaires d'or..., surtout si l'on considère que la vente du roman, uniquement chez Grasset, atteint presque le million d'exemplaires... Et « il faudrait ajouter à ce chiffre, pour se faire une idée de la vente globale du roman, comme l'affirme Gabriel Boillat, les éditions de luxe, les éditions scolaires et les éditions de poche »²... Et les autres éditions en français dans le monde, et les nombreuses traductions!... Voilà la preuve de l'immense succès de *Maria Chapdelaine* qui consacre Louis Hémon le premier ambassadeur du Québec à l'étranger. ■

Notes

- ¹ Louis Hémon, *l'homme et l'œuvre*, Paris, Jouve & cie, 1936, p. 166. On consultera aussi avantageusement Alfred AYOTTE et Victor TREMBLAY, *l'Aventure Louis Hémon*, Montréal, Fides, [1974], 389 p.; l'article de Nicole DESCHAMPS sur *Maria Chapdelaine*, dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II, p. 663-673, notre brochure publiée à l'occasion des fêtes de Péribonka, le Saguenay-Lac-Saint-Jean célèbre Louis Hémon, [Alma], Éditions du Royaume, 100 rue Price ouest, [1980], 53 p. (3,00 \$)
- ² Gabriel BOILLAT, « Comment on fabrique un succès: *Maria Chapdelaine* », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. LXXIV, n° 2 (mars-avril 1974), p. 223-253.

Bibliographie (1^{re} édition)

- Maria Chapdelaine. Récit du Canada français*, Montréal, J.-A. LeFebvre, éditeur, 1916, xix, 244 p. ill. de Suzor-Côté.
- La Belle que voilà...*, Paris, Bernard Grasset, éditeur, 1923, 239 p.
- Colin-Maillard*, Paris, Bernard Grasset, éditeur, 1924, 278 p.
- Battling Malone, pugiliste*, Paris, Bernard Grasset, 1925, 268 p.
- Itinéraire*, Paris, Bernard Grasset, 1927, 90 p. [d'abord paru à New York en 1924 sous le titre *The Journal of Louis Hémon*].
- Monsieur Ripois et la Némésis*, Paris, Bernard Grasset, éditeur, [1950], 315 p.
- Lettres à sa famille*, [présentation de Nicole Deschamps], Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 1968, 219 p.

AUTO PORTRAIT



Vous savez que ce n'est pas facile de se brosser l'autoportrait? Un peu trop de complaisance et je passe pour un vantard; un peu de (fausse) modestie et j'ai l'air d'un « niaiseux »... Juste assez de lucidité et ça devient sérieux en diable!

Mais puisqu'il le faut, allons-y! Qui suis-je? Que suis-je? Pourquoi écris-je?

Je suis un homme heureux. Je sais bien que ça n'est pas à la mode aujourd'hui d'être heureux, et surtout de le dire. Depuis quelques années, pour bien paraître, il faut couvrir soigneusement sa petite tragédie personnelle, nationale ou mondiale; il faut supporter avec un dégoût visible sa chienne de vie, ce monde en folie, l'absurdité universelle; il faut ou bien crever de faim et de malheurs ou bien crever de remords d'avoir le ventre plein.

Et pour les créateurs, c'est particulièrement vrai: l'on a tendance à considérer Martin Gray comme l'étalon (Aie!) d'un certain idéal, et les films qui font fortune sont du genre « faites-moi pleurer »: le gars Éric qui dévale l'autre côté de la montagne pour retrouver sa « love story » en apportant des fleurs noires pour ma sœur blanche (À moins que ce soit du vice versa...) et autres Mama Dolores à qui on n'a certes pas promis un jardin de roses.

Bref, quand je dis que je suis un homme heureux, j'avoue que je suis démodé, déphasé, presque anormal. Mais je m'en f... comme de ma première crotte de nez.

Je suis heureux, et j'ajoute même que je suis heureux d'être heureux. Je ne me sens pas de remords; je ne me cherche pas de problèmes; je ne ternis pas mon

Richard Levesque

bonheur par l'évocation constante d'un malheur quelconque suspendu comme l'épée de ce farceur de Damoclès sur mon rire et sur ma sérénité.

Et comme Dupont (ou Dupond), je dirais même plus: je suis un écrivain heureux. Je n'écris pas des livres pour faire pleurer les gens, mais pour les faire sourire.

Au fait, pourquoi est-ce que j'écris? On a si souvent dit que les gens heureux n'avaient pas d'histoires... Ce qui est idiot, bien sûr; les gens heureux ont autant et plus d'histoires que les malheureux, seulement ils *vivent* intensément et n'ont pas besoin de chercher à s'évader en *racontant*. Ainsi, je l'avoue, si j'écris ce n'est pas par besoin.

J'écris par plaisir. Parce que j'ai de l'imagination, un certain sens de l'observation, et le goût de faire partager à d'autres les histoires et les émotions dont je suis témoin, ou que je ressens, ou que j'invente.

Je ne pense pas changer le monde avec mes livres, mais j'espère donner quelques heures de tranquillité et de plaisir à chacun de mes lecteurs. Ça me suffit. Et quand quelqu'un prend la peine de m'écrire un bout de lettre, de me téléphoner ou de m'accoster pour me dire qu'il ou elle s'est payé quelques heures de bon temps en lisant le *Vieux du Bas-du-Fleuve* ou les *Yeux d'orage*, eh! bien, ça me fait chaud au cœur. Connaissez-vous un magasin où vous pourriez acheter quelque chose qui fasse chaud au cœur?

Bien sûr, j'écris aussi pour me prolonger. Quand j'aurai cassé ma pipe, peut-être que mon nom dans les manuels ou les dictionnaires d'auteurs remplacera mon nom dans l'annuaire du téléphone. Comme j'ai toujours été fasciné par le thème des voyages dans le temps, c'est ma manière à moi de tenter un voyage dans le futur...